

PSYCHOLOGIE

[f. 8, p. 1 ; f. 12 bis, p. 3]

Chapitre II Méthode de la psychologie

Nous avons dit déjà que la psychologie, au sens où nous l'entendons ici, est l'étude des faits mentaux, et nous l'avons distinguée aussi de cette partie de la métaphysique qui s'occupe de la nature de l'âme, et à laquelle on donne parfois le même nom. La méthode qu'il convient d'employer en psychologie est, par suite, celle de toutes les sciences de faits, méthode qui, comme nous le verrons ailleurs, se caractérise essentiellement par l'observation et l'induction. [f. 12 bis, p. 3] L'observation est évidemment nécessaire pour donner la connaissance des faits, de quelque nature qu'ils soient, et c'est cette connaissance seule qui peut servir de point de départ à la science qu'il s'agit de constituer ; l'induction est le raisonnement qui permet de dégager des faits observés les lois par lesquelles ils s'expliquent, ce qui est, comme nous avons eu l'occasion de l'indiquer précédemment, le but même de toute science. La méthode générale des sciences de faits comporte encore deux autres parties moins essentielles, qui sont l'hypothèse et l'expérimentation. En psychologie comme partout ailleurs, l'hypothèse, essai provisoire d'explication, peut jouer un rôle, mais, bien entendu, à la condition d'être soumise à une vérification ultérieure. Il faut aussi, quand on le peut, faire intervenir l'expérimentation, parce qu'elle est plus sûre que l'observation, et parce qu'il y a des lois

qu'on ne pourrait guère découvrir sans son secours. Enfin, la déduction elle-même, bien que plus propre aux sciences de raisonnement pur, peut apparaître dans les sciences de faits, où elle se présente tout d'abord, il est vrai, comme un simple prolongement de l'induction ; en psychologie, elle est quelquefois un véritable moyen d'invention, soit pour découvrir une loi nouvelle, soit pour tirer d'une loi déjà connue une conséquence qu'on n'avait pas aperçue jusque là, soit encore pour rattacher entre elles des lois dont le lien n'apparaissait pas d'une façon immédiate : c'est ainsi, par exemple, que la déduction a permis de rattacher la mémoire à l'habitude.

[f. 12 bis, p. 4] Si la méthode des sciences de faits est une dans ses traits généraux, elle comporte cependant des modalités diverses, car elle doit s'adapter à la nature propre de l'objet de chaque science. La méthode psychologique présentera donc certains caractères particuliers, correspondant aux différences qui séparent les phénomènes psychologiques des autres genres de phénomènes ; mais la psychologie n'en est pas moins une science de faits comparable à toutes les autres, et qui, à bien des égards, ne diffère pas beaucoup plus des autres que celles-ci ne diffèrent entre elles. S'il faut insister là-dessus, c'est que certains ont prétendu attribuer à la psychologie un caractère absolu, qu'ils ont voulu opposer à la relativité des autres sciences ; la définition même de la connaissance scientifique, telle que nous l'avons précisée plus haut, montre qu'il n'en peut rien être, puisque le même caractère de relativité est commun à tout ce qui relève du domaine scientifique, ce qui est le cas de la psychologie. La relativité de la psychologie est même celle des sciences de faits, qui, comme nous le verrons dans une autre partie, est plus grande

que celle des sciences de raisonnement ; nous aurons du reste, par la suite, plus d'une occasion de signaler combien le domaine de la psychologie est étroitement limité, et combien elle pose de questions qu'elle est incapable de résoudre.

La principale différence entre la méthode de la psychologie et celle des autres sciences de faits résulte de la différence qui existe dans la façon dont peuvent être observés les faits qui sont les objets respectifs de ces sciences. Nous avons déjà signalé dans le chapitre précédent que, tandis que les autres genres de phénomènes sont connus par l'observation extérieure ou sensible, les phénomènes psychologiques ne peuvent l'être directement que par l'observation interne ; l'observation extérieure ne peut nous les faire connaître qu'indirectement, par l'intermédiaire de phénomènes physiques qui en sont les signes sensibles, et qu'il est nécessaire d'interpréter. Par suite, l'observation psychologique doit être essentiellement l'observation [f. 13 bis, p. 1] interne, à laquelle on donne souvent le nom d'introspection, et l'observation sensible, la seule qu'emploient les autres sciences, ne peut jouer ici qu'un rôle accessoire ; de là dérivent les principales difficultés qui sont propres à l'observation psychologique.

Certains ont même été jusqu'à nier la possibilité de l'introspection ; c'est là une des raisons pour lesquelles Auguste Comte, en particulier, refusait d'admettre la psychologie comme science distincte. Faisant remarquer que, ici, le sujet et l'objet ne font qu'un, on dit qu'il n'est pas naturel à l'esprit de se replier ainsi sur lui-même ; et on veut tout au moins tirer de là cette conséquence, que la psychologie doit, comme les autres sciences de faits, se servir exclusivement de l'observation extérieure, appelée aussi

méthode objective, par opposition à l'observation interne qui est dite méthode subjective. C'est méconnaître que la méthode de chaque science doit être appropriée à la nature de son objet ; et d'ailleurs, quant à la possibilité même de l'introspection, il semble qu'elle devrait être traitée comme une simple question de fait : d'ordinaire, pour se rendre compte de ce que vaut une méthode, on l'essaie plutôt qu'on ne discute sur sa possibilité. Si cependant on objecte qu'un fait de conscience ne peut se connaître lui-même, la réponse est fort simple : ce n'est aucunement de cela qu'il s'agit dans l'introspection, car le fait de conscience observé et le fait de conscience par lequel il est connu ne sont pas un seul et même fait, mais bien deux faits distincts ; cela est évident pour les faits émotifs et volitifs, et, même pour les faits intellectuels, il en est encore ainsi. Au lieu de dire que l'introspection n'est pas naturelle à l'esprit, on ferait mieux de dire seulement qu'elle ne lui est pas habituelle, parce que son attention est plus ordinairement dirigée vers les phénomènes extérieurs. S'il y a là une difficulté, en ce sens que l'emploi de l'introspection [f. 13 bis, p. 2] requiert une éducation spéciale et un exercice plus ou moins prolongé, cette difficulté n'est pas absolument propre à la psychologie, car l'application de la méthode de n'importe quelle science exige aussi une habileté technique qui ne s'acquiert le plus souvent qu'au prix de longs et patients efforts. Nous en dirons autant à l'égard de l'extrême complexité que présentent les faits de conscience dans la plupart des cas ; il est vrai que les phénomènes qui constituent les objets des différentes sciences présentent des degrés inégaux de complexité, ce qui est une des bases de la classification de Comte, et aussi que ceux qu'étudie la psychologie sont parmi les plus com-

plexes ; mais ce n'est là qu'une différence de degré et non de nature, et, si la difficulté sous ce rapport est plus grande pour la psychologie que pour la majorité des autres sciences (la sociologie fait exception), elle n'est pourtant pas insurmontable, d'autant plus que l'observation, l'expérimentation, et même la déduction, ainsi que la comparaison attentive des cas similaires, peuvent y remédier au moins partiellement.

Une autre difficulté, plus grave en apparence, est celle-ci : il y a des faits de conscience, comme la colère ou la peur par exemple, dont la nature est telle qu'on ne peut chercher à les étudier sans les faire aussitôt évanouir par là même. Cependant, on peut étudier ces faits par le souvenir ; sans doute, la mémoire présente souvent des lacunes et même des altérations, mais il ne faut pas exagérer ses défauts, et d'ailleurs, si on se refuse à recourir à la mémoire, toute expérience sera rendue impossible, car, pratiquement, il n'est aucun fait de conscience où le souvenir ne joue un rôle plus ou moins considérable.

On fait remarquer aussi que le fait de conscience par lequel nous observons un autre fait de conscience, et qui est proprement un acte de réflexion, peut réagir sur [f. 13 bis, p. 3] le premier, et, par suite, le modifier et le déformer. Nos idées préconçues, et en particulier les théories que nous pouvons avoir adoptées en psychologie, peuvent exercer une influence sur tous les faits mentaux que nous observons en nous. Cela est encore vrai ; mais, outre le recours à la mémoire qui est presque toujours possible, on peut employer l'observation objective pour contrôler et compléter les résultats de l'observation subjective, ce qui ne veut nullement dire qu'on doive s'efforcer de la substituer à cette dernière.

Enfin, on dit qu'un individu humain, limité à l'observation de lui-même, ne peut distinguer ce qu'il y a en lui de proprement humain, c'est-à-dire de général, de ce qui n'est que simple différence individuelle ; il résulterait de là que la psychologie ne pourrait connaître véritablement le général, ni par suite formuler de lois, ce qui reviendrait à dire qu'elle ne saurait être vraiment une science. Ceux qui font cette objection oublient que la comparaison des diverses psychologies individuelles peut corriger assez aisément le défaut qu'ils signalent ; la psychologie n'est pas réduite à l'emploi de la seule méthode subjective, et, s'il est vrai que celle-ci lui est la plus essentielle, elle peut pourtant se servir de la méthode objective, au moins à titre d'auxiliaire, et comme moyen de contrôle des résultats déjà fournis par l'introspection. Il est seulement à regretter que cette comparaison dont nous venons de parler soit la plus souvent restreinte à des individus appartenant à une même race ou à un même milieu social, ce qui risque de faire attribuer à l'être humain en général des caractères qui appartiennent uniquement à cette race ou à ce milieu social ; mais c'est là un défaut inhérent à l'état actuel de la psychologie, et nullement à la nature même de cette science.

[f. 13 bis, p. 4] La difficulté la plus réelle, et peut-être la seule à laquelle il soit impossible de remédier, est celle qui provient de ce que, comme nous l'avons dit précédemment, les phénomènes psychologiques ne sont pas mesurables. En effet, dans les autres sciences, ce qui permet généralement de formuler des lois précises, c'est l'introduction de la mesure et la possibilité d'évaluer quantitativement les phénomènes étudiés ; et les résultats obtenus par une science sont d'autant plus satisfaisants que cette introduction

a pu y être effectuée d'une façon plus complète, comme on peut le voir en comparant l'état des sciences physico-chimiques et celui des sciences biologiques. Pourtant, si les phénomènes physiologiques sont moins accessibles à l'évaluation quantitative, c'est surtout en raison de leur plus grande complexité, et il n'y a pas d'impossibilité absolue à les mesurer, tandis que c'est par leur nature même que les phénomènes psychologiques, plus complexes encore, et par suite déjà plus difficiles à étudier, échappent entièrement à la mesure. Quoiqu'en pensent les partisans d'une réduction totale au seul point de vue quantitatif, réduction en laquelle consiste proprement le mécanisme, il y a, dans l'objet de toute science autre que les mathématiques pures, des éléments d'ordre qualitatif, que la mesure ne saurait atteindre ; mais, en psychologie, ces éléments qualitatifs constituent l'objet tout entier de la science, dans lequel il n'y a plus rien qui appartienne au domaine de la quantité. Il faut donc se résigner à admettre des choses qui peuvent être objet de science, mais dont une connaissance exacte, au sens mathématique de ce mot, n'est pas possible ; il y en a plus ou moins dans toutes les sciences de faits, mais la psychologie est peut-être la seule où il n'y ait que cela. La conséquence qui en résulte inévitablement, c'est, non pas qu'il est impossible d'établir des lois psychologiques, mais que ces lois ne pourront jamais avoir la rigueur et la précision de celles qui sont susceptibles d'être formulées en termes quantitatifs.

[f. 14 bis, p. 1] Ce que nous avons dit jusqu'ici s'applique à la fois à l'observation et à l'expérimentation ; en outre, il y a encore d'autres difficultés qui sont spéciales à l'expérimentation en psychologie. D'abord, il y a des cas où des raisons d'ordre moral

s'opposent à l'expérimentation : par exemple, il est admis qu'on ne peut communiquer un vice pour mieux l'observer, ni imposer une souffrance à un de ses semblables pour en étudier les effets ; des cas analogues se présentent d'ailleurs aussi en physiologie. D'autre part, il y a des phénomènes qui, par leur nature, échappent à toute expérimentation : il en est ainsi en ce qui concerne les relations ultimes de la pensée avec les mouvements de la matière cérébrale. Malgré cela, l'expérimentation est possible et donne des résultats intéressants dans bien des cas, où l'on peut faire l'analyse de ce qu'on fait dans les autres sciences de faits ; son grand avantage sur la simple observation, c'est de permettre d'isoler de tous les autres phénomènes le couple de la cause et de l'effet, ce qui est d'autant plus nécessaire que les faits étudiés sont plus complexes. Cette simplification et cette élimination des réactions secondaires sont réalisées d'une façon particulièrement nette par l'hypnotisme : on isole le sujet de toute influence extérieure autre que celle de l'opérateur, on isole même son mental de son physique, et l'on réduit toutes les causes actuelles de phénomènes intérieurs à une seule, qui est l'idée ou le sentiment que l'on communique au sujet par suggestion. D'autres expériences du même genre, bien que donnant sans doute de moindres résultats, peuvent être faites même dans la conversation, en posant des questions, et surtout dans l'éducation, qui pourrait être regardée, dans tout son ensemble, comme une sorte de suggestion continue. A côté de ces expériences qui sont purement psychologiques, la psycho-physique et la psycho-physiologie sont presque entièrement expérimentales ; elles étudient, non plus les phénomènes psychologiques en eux-mêmes, mais plutôt leurs relations avec les phénomènes

nes physiques et physiologiques ; c'est pourquoi on ne doit les considérer que comme accessoires, et, malgré [f. 14 bis, p. 2] l'utilité incontestable des renseignements qu'elles sont susceptibles de fournir, il ne faudrait pas leur attribuer une importance exagérée.

En dehors de la psycho-physique et de la psycho-physiologie, il y a encore un certain nombre de branches secondaires de la psychologie auxquelles on donne souvent le nom de méthodes accessoires, et qui ne sont en réalité que des modes divers de la méthode objective. Telle est la psychologie ethnique, c'est-à-dire l'étude psychologique des hommes des différentes races, qui, si elle était suffisamment développée, ferait disparaître ce défaut de généralité que nous avons signalé précédemment dans la psychologie actuelle. Telles sont aussi la psychologie des caractères individuels, celle des grands hommes en particulier, et ce qu'on pourrait appeler la psychologie historique, c'est-à-dire l'étude psychologique comparative des différentes époques à l'aide des documents de tout genre qu'elles nous ont laissés. A d'autres points de vue, il y a lieu de mentionner l'étude des enfants ou psychologie infantile, la psychologie animale, qu'on appelle fréquemment psychologie comparée, entendant par là qu'elle implique toujours une comparaison avec la psychologie humaine, et enfin la psychologie clinique ou pathologique, qui est l'étude des anomalies et des maladies mentales ; il vaut mieux dire méthode clinique que méthode tératologique, comme le fait Taine, car la tératologie ou étude des monstruosité rentre dans la pathologie, dont elle comprend seulement les cas extrêmes. Cette dernière méthode est particulièrement précieuse pour nous faire connaître la place exacte occupée par telle ou telle faculté dans

l'ensemble de notre activité mentale, par exemple lorsqu'on peut observer un individu privé d'un ou de plusieurs sens, ou lorsque l'état morbide produit une sorte de dissociation comme dans certains cas d'amnésie ; elle peut aussi nous faire voir en quelque sorte à l'état de grossissement des faits que leur ténuité habituelle ne permettrait pas d'observer facilement. [f. 8, p. 1 ; f. 14 bis, p. 2] Seulement, il ne faut pas oublier que c'est toujours avec notre conscience à nous que nous étudions ce qui se produit chez les autres êtres, si différents qu'ils soient de nous ; [f. 14 bis, p. 2] et les hommes des autres races et des autres époques, par exemple, [f. 14 bis, p. 3] malgré tout ce qu'ils ont de commun avec nous, diffèrent cependant beaucoup plus qu'on ne le croit d'ordinaire, à tel point qu'il nous est souvent fort difficile de comprendre et d'interpréter correctement leurs façons de penser et de sentir. Aussi faut-il se méfier des assimilations trop hâtives et trop superficielles, qui ne procèdent généralement que d'idées préconçues ; et il en est de même à l'égard des enfants et des individus anormaux, qui, de plus, sont presque toujours incapables d'exprimer ce qu'ils ressentent ou pensent. S'il en est ainsi pour des êtres humains, qui pourtant ont au fond la même nature essentielle sous des modalités diverses et multiples, le danger sera encore bien plus grand lorsqu'il s'agira d'êtres de nature différente, comme les animaux, et la tendance la plus naturelle sera d'établir entre eux et nous beaucoup plus de rapprochements qu'il ne conviendrait, sur la foi d'analogies qui peuvent être purement extérieures. Il y a là une source [f. 8, p. 1 ; f. 14 bis, p. 3] de nombreuses erreurs d'interprétation, à peu près inévitables, puisqu'elles tiennent à la façon indirecte dont nous sont connues les autres consciences, et qui ne nous per-

mettent pas d'attribuer une trop grande valeur à toutes ces méthodes qui font qu'elles ne peuvent vraiment être qu'accessoires, quoique de nouvelles observations puissent sans doute, en bien des cas, corriger les anciennes dans une certaine mesure.

[f. 14 bis, p. 3] Le commencement de toute étude psychologique est un classement aussi exact que possible des faits à étudier ; au début de presque toutes les sciences, la classification est nécessaire, pour les raisons que nous avons déjà données ailleurs, et elle l'est d'autant plus qu'on a affaire à des objets plus complexes. Les recherches doivent être faites, comme dans toute science de faits, à l'aide de l'observation et de l'expérimentation, et il faut, autant qu'on le peut, s'efforcer de ramener les causes compliquées de phénomènes à des causes plus simples. La méthode subjective et introspective est le point de départ obligé de toutes les investigations en psychologie ; en effet, ce n'est que par l'observation et l'analyse intérieures que l'on connaît tout d'abord les faits que l'on pourra ensuite chercher à rattacher à des conditions physiques, physiologiques ou sociologiques. L'emploi de la méthode objective elle-même présuppose nécessairement celui de la méthode subjective, car, pour observer ce qui se passe chez les autres êtres, il faut ramener à des phénomènes déjà connus par l'observation intérieure les signes que ces êtres nous donnent de ce qui se produit en eux.

RENÉ GUÉNON